

*Dossiers pour servir à l'intelligence du temps présent*

4

Patrick O'Reilly

# CARNET DE ROUTE OCEANIEN



*Le Rocher-à-la-Voile*

NOUMEA et PAPE'ETE

MMXII

## TAHITI

*Mardi 23 février 1971*

Arrivé hier soir à Papeete par un avion archibondé de la Quantas. L'UTA est en grève. Surpris de voir tant d'amis sur le «quai» de l'aéroport. Et jusqu'à l'archevêque qui m'accueille dans la mission qui a fait peau neuve et dont il me fait les honneurs. Tout le sous-sol a été occupé qui était rempli d'un siècle de débarras et d'un fourbi hétéroclite. Il a fait là une chapelle et une salle-à-manger. La maison a été rafistolée, l'eau mise, et le téléphone. C'est simple, mais agréable. Et je retrouve avec joie mes habitudes dans une pièce d'angle. Mgr a installé un secrétariat sur le devant et s'est logé à l'arrière. Il ne résiste pas à la joie de me montrer les archives rangées par le père Amerigo Cools, et leur inventaire. À 1 heure 30 du matin, je vois un douanier tahitien m'apporter à domicile ma valise restée à l'aéroport pour fumigation. Il y a je ne sais trop quelle peste attaquant les cocotiers à Fiji et on ne tient pas à la voir dévaster les plantations ici.

L'archevêque me fait déjeuner avec Leboucher, un homme en qui il a confiance, secrétaire de l'Assemblée territoriale, si je comprends bien, Gilles Artur et l'ami Moortgat. Mgr Le Cleach, le nouvel évêque des îles Marquises est là. Nous parlons du futur musée. Je suis agréablement surpris de voir que Mgr Coppenrath est décidé à voir réaliser son projet. Transformer toute une partie du terrain que la mission possède en arrière de l'évêché, actuellement une brousse inutilisée, en une sorte de parc, qui abriterait le «musée de la mission» et, plus tard, un grand centre de réunions publiques pour les meetings et les manifestations de masse.

L'archevêque est persuadé que le tourisme va devenir une industrie de plus en plus prospère. Il faut prendre une place dans le circuit. Accueillir les visiteurs en leur montrant l'impact de la civilisation chrétienne sur la culture tahitienne qu'elle transforme. Le terrain, au centre ville, à deux pas de la future route de dégagement, à dix minutes à pied du bord de mer, est tout à fait propice. L'administration, le gouvernement, la municipalité ne peuvent que voir d'un bon œil une opération qui doterait Papeete d'un nouveau centre d'intérêt au moment où le musée va émigrer à la Punaru. Il a déjà été aidé par le CEP et la marine pour l'aménagement du terrain où sera construite l'église de Pirae. Et envisage des possibilités de ce côté-là. Nous faisons le tour des différents problèmes : patronage, comité d'action, relations publiques, financement. Quels sont les hommes susceptibles de s'intéresser activement et efficacement à l'affaire. Les architectes. En deux heures d'horloge nous envisageons cette affaire sous ses différents aspects.

Je vois après Gilles Artur qui reste persuadé, après son expérience de Papeari, que le projet, bien mené, est rentable après quelques années. Nous échangeons des balles à ce propos. Son idée me paraît juste : il faut partir doucement, avec le minimum de personnel possible. Et voir grandir les choses au jour le jour. Il me conduit ensuite chez Gérard Guyot, un artiste, qui vit de tissus imprimés, d'encadrements et de vieilles choses, et dont la bou-

tique vient malheureusement de flamber, qu'il venait d'installer à côté de la maison de Marau qui a failli disparaître, elle aussi, dans l'incendie. Un garçon sympathique, travailleur, plein de goût. Il s'est de nouveau remis à travailler dans un atelier situé dans la vallée de la mission. De chez lui nous allons au Sagittaire<sup>4</sup> (Millot<sup>5</sup> est en France) et chez un photographe de quartier.

Dîner avec Moortgat. Les pères de la mission sont en session pastorale, à la suite d'une enquête menée depuis deux ans par un jésuite<sup>6</sup>. Ce qui me permet de revoir le père Calixte, toujours en soutane, avec sa petite barbichette et son œil malicieux, dont on me dit qu'il a quitté les Tuamotu pour recevoir une paroisse sur la route de ceinture. L'ineffable numéro qui se soignait l'an dernier à Paris pour quelque arthrose de la hanche, et qui rit de si bon cœur, fait des calembours (j'entends ce matin au petit-déjeuner : «Cambronne ne mâchait pas ses mots, heureusement pour lui ! » Ce n'est pas du meilleur goût, mais quelle vitalité), ceux qui repartent au loin par les goélettes, parfois sans beaucoup d'enthousiasme devant l'inconfort maritime, la solitude, l'isolement et le reste. Je reçois les confidences de l'un d'eux, aux limites de l'insubordination et du refus de la désignation reçue, et qui pourtant, ce mouvement passé, va se retrouver lui-même, courageux et dévoué, devant son devoir, aujourd'hui.

*(manque un passage)*

... s'il faut encore qu'ils vous en fournissent ! Enfin, quelques jours se passent et la boîte est toujours vide. Un matin cependant, on découvre à l'intérieur un bout de papier. Vite on l'apporte au jeune curé. Et de découvrir, d'une grosse écriture appliquée : «Pourquoi tu nous parles toujours en français ? » C'était le matelot que l'on enterre aujourd'hui. Bien avant Vatican II, il demandait la liturgie en langue vernaculaire.

*Papeete, mercredi 24 février*

Réunion avec Moortgat et Garanger. Jean Guiart n'est pas *persona grata* pour la succession de Roger Heim. Je me suis avancé un peu vite. Déjeuner chez les Lavondès avec Garanger. J'entends là aussi le même refrain. On va dire au revoir à Garanger, ce qui me permet de faire connaissance de tous les gens de l'Orstom.

*Papeete, jeudi 25 février 1971*

Été voir aujourd'hui le commandant Vallaux, à la marine, maintenant groupée à Fare-Ute : «J'ai quarante bateaux sous mes ordres et suis adjoint à l'amiral. C'est un commandement de l'importance de Cherbourg.» Où est le temps de l'unique stationnaire et de la Zélée ? Longtemps parlé du musée avec Mgr qui me fait voir l'emplacement. La brousse. Mais une vue qui sans être celle des cinquante mètres de son église de Pirae, est tout de même, par-dessus les arbres, celle de la haute mer entre Moorea et la ville. Je découvre même là le reste de quelque plateforme ou de quelque case. À faire voir à un architecte pour savoir s'il y a quelque chose à conserver. Été voir à l'hôpital Mme Verjus (?) qui vient d'en sortir et que je trouve chez elle, pas bien brillante à la suite d'une intervention. Rendu visite à Mme Weinmann, perdue au fond de la vallée de la Fautaua : «Il n'y a pas plus mal chaussé qu'un cordonnier», me dit-elle. Elle s'intéresse toujours à mon dossier : *Coming of age in Tahiti*. Été voir chez lui François Ollier. Son inventaire archéologique des Îles Marquises ne vaut pas grand-chose, mais il fabrique des répliques de pièces marquisiennes qui sont de qualité.

Dîner avec les gens de l'Orstom. Heureux de faire connaissance avec Lemaître, le linguiste<sup>o</sup>. Il ne répond pas aux lettres, mais sa conversation est agréable. Avant d'entrer au Dragon d'Or, dans une salle de la mairie, un fonctionnaire de l'Orstom, suant sang et eau, fait répéter des chants tahitiens à un quarteron

de personnes. Sous la direction d'un tel chef d'orchestre, les chants tahitiens classiques perdent beaucoup de leur caractère parfois rude, de ces voix de femme qui attaquent en voix de tête, aigre, enfin nous sommes dans une sorte de paradoxe assez curieux. Il leur faut répéter des airs d'opéra pour leur former la voix. Je m'amuse beaucoup, tellement cette affaire me semble le monde renversé !

*Papeete, vendredi 26 février 1971*

Mgr Coppenrath envoie ce matin la lettre officielle annonçant son désir de créer un «Centre» derrière la mission. Nous la mettons au point. Déjeuner chez le commandant Jourdain à Paea.

Visite avec Gilles<sup>11</sup> au musée Gauguin. La première pour moi depuis l'inauguration. La lumière est mauvaise. Les arbres ont grandi qui rapetissent les bâtiments. Les murs extérieurs ont été peints en vert pâle. Le gazon n'est pas impeccable. Le «banc» de l'entrée n'a pas encore reçu la plaque d'inauguration. Et l'électricité est en panne. Mais dans l'ensemble, les photos et agrandissements n'ont pas trop souffert, à peine une sorte de bleuissement des plastiques. Les vitrines sont sans traces d'oxydation et semblent hermétiques. Les enduits des sols montrent ça et là des traces de vieillesse. . . mais je retrouve l'essentiel. L'atelier est devenu un peu fouilli-fouilla. La toile inachevée a laissé place à une copie, inachevée elle aussi, par le (peintre) Saint-Front. Cela pourrait être pire et les catastrophes ont été évitées. Gilles remue sa dernière salle qui est actuellement transformée en exposition Saint-Front. Elle ne retrouvera sans doute jamais son apparence originelle. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Les enfants grandissent et ne conservent pas toujours telle ou telle ressemblance avec des types familiaux. L'essentiel est que la chose soit vivante et entretenue avec amour.

En rentrant à Papeete, on s'arrête chez Yves de Saint-Front.

Une bicoque à étage qu'il s'est construit lui-même avec deux Tahitiens charpentiers bricoleurs. Entre la route et la maison d'un Chinois installé au bord de mer. Ça n'a pas forme d'habitation humaine. Le garage est déjà devenu une buanderie. La plus aimable fantaisie règne partout. Et l'inachèvement. Mais le bonheur se moque bien du confort, des derniers gadgets des ensembliers-décorateurs, des fenêtres coulissantes anti-moustiques en aluminium. Et ici demeure un mariage heureux. On s'aime. Les enfants poussent tranquillement, dont les jouets, les bicyclettes traînent dans l'herbe, on peint, on sculpte, on imagine. Les cartons sont remplis d'esquisses. Aux murs et planches sont punaisées des images. Aujourd'hui on construit la maquette de l'église de la Trinité de Pirae dont l'évêque lui a confié la décoration et les vitraux.

*Papeete, samedi 27 février 1971*

Surpris de constater les tensions qui règnent entre certains pères. Comme nous venons de concélébrer à cinq ou six, on se retrouve au petit-déjeuner. Entre le pamplemousse et la mangue, une empoignade de belle allure pour une question de comptes en retard. L'un refuse de les fournir, l'autre de prendre la porte tant qu'il ne les aura pas reçus. Mgr Coppenrath m'entraîne à un cocktail du CEP. Y fait la connaissance de la sœur du commandant de Chazeaux. La rencontre d'un être de cette qualité humaine compense largement l'ennui que distillent ces réunions ténébreuses, leurs conversations à bâtons rompus et leurs sandwichs aujourd'hui un peu trop secs.

On file avec Moortgat jusqu'à Papeari où Gilles Artur lance ses «Amis du musée Gauguin». Par une soirée pluvieuse, il a tout de même réussi à rassembler près de quatre-vingts personnes devant lesquelles il exécute avec beaucoup de simplicité, de bonhomie malicieuse et de savoir-faire sa petite cuisine de fondateur.

Il fait venir les présents pour déposer leurs bulletins de vote, les entrelarde de votes par procuration. Ainsi défilent les amis de Gauguin qui sont avant tout des amis de Gilles. Te Ariki et Hortense, Frank Fay, Daniel Millaud, les de Saint-Front, Heyman, Winckler, Bouvier, quelques officiels avec lesquels je me trouve au dîner qui suit : le directeur de l'Institut d'émission ; et leurs épouses.

Passé minuit Moortgat me conduit au district qui jouxte Vaiirao, Tehaupo, nous entrons un peu mystérieusement dans une maison au bord de la route. Elle est ouverte. Une lampe à pétrole est allumée sur la table, à côté d'une torche électrique et d'une boîte d'allumettes. Deux chambres à coucher où les lits sont faits. À la tahitienne. . . Un drap sur le matelas, un oreiller. Je cherche dans une armoire et je découvre un *tifaifai* qui va me servir de couverture. Tout est net, vrai, d'une extrême propreté : «Mais chez qui sommes-nous ? Où est le propriétaire ? » — «Dépêchons-nous de nous coucher. Vous verrez ça demain.» Je ferme les louvres, car le vent qui tombe de la montagne est frais, trouve de quoi me doucher et me couche.

### *Dimanche 28 février 1971*

Nous avons passé la nuit dans la résidence secondaire d'un docker tahitien. Un statisticien, hier soir, me disait que le Tahitien est au quarante-deuxième rang de l'échelle mondiale de revenu annuel. Avant la Tchécoslovaquie et le Portugal. A faire le tour de cette maison, je le crois volontiers. Frigidaire, chauffe-eau au butane, un moteur électrique pour pomper l'eau et assurer l'électricité, un mobilier moderne, beaucoup d'inutilités coûteuses, ours en peluche, poupées, bibelots, coupes. Moortgat me fait visiter le jardin derrière la maison, quelques centaines de mètres carrés adossés à la falaise rocheuse. Une petite cascade avec un creux d'eau pour le bain. Un pont de planches enjambe le ruisseau qui a

creusé sa descente à la mer à travers la caillasse. C'est la femme de notre docker qui a conçu ce jardin rempli de plantes, de fleurs: «Si vous voyiez ça à la saison ! » Même un matin, gorgé des pluies de la nuit, ce coin de nature sauvage domestiquée et assagie témoigne du goût, du courage au travail, de la discrétion de cette femme. Ce bout de jardin qui n'est vu de personne, lui est strictement personnel, elle est la seule à en jouir. Que d'heures représentent la création et l'entretien de ce vrai luxe. Je méditerai longtemps sur ce docker et cette femme dont j'ai reçu à la fois l'hospitalité sans les voir et tant de données sur la vie tahitienne d'aujourd'hui sans même les rencontrer et sans savoir leur nom.

Journée passée comme hôte de Me Girard, l'associé de Gérald Copenrath qui me fait faire le tour du Pari, une côte abrupte et sauvage, parfois en mer ouverte. Pas âme qui vive. L'humidité rend la végétation abondante. Rien de la sécheresse dépouillée des Marquises auxquelles on songe parfois. Le puissant canot à deux moteurs que conduit Girard avec habileté tient tête à la mer, circule avec d'infinies précautions à travers les pâtés de coraux, hésite devant une passe incertaine, la cherche, la cherche encore, ne voulant pas prendre le risque et finalement préfère aller faire un grand tour en haute mer pour éviter l'écueil invisible. Un grain nous trempe jusqu'aux os malgré nos surcoûts jaunes ou rouges et les prélaris sous lesquels on s'abrite. Mais la vitesse et le soleil revenant ont tôt fait de sécher nos vêtements. On n'ira du reste pas jusqu'à Tautiraa. On fait demi-tour à la propriété Faugerat, au moment où des îlots rendent la côte plus accessible.

Amusant déjeuner dans le bungalow de Girard avec le poisson de sa pêche de la nuit : six thons et une bonite. Chacun d'aller faire plongeon ou sa sieste au gré des humeurs.

En fin d'après-midi, été saluer Mgr Mazé<sup>2</sup> à Taravao. Je le trouve disant son chapelet à l'étage de cette maison qu'il avait fait construire plus grand que nécessaire. «Elle pourra toujours abriter quelques pères âgés.» Et c'est lui qui est devenu le retraité malgré

lui. Il est aux trois-quarts aveugle, s'ennuie, sans beaucoup de visites ni d'amitié. «Je ne vois guère que les sœurs qui me font à manger et qui n'ont pas le temps pour me faire la lecture. Avec une grosse loupe, au soleil, le matin, j'arrive à lire quelques lignes d'évangile dans un gros texte. Mais les journées me paraissent bien longues.» Et je lui ai fait une peine supplémentaire en lui disant que je ne vois guère la possibilité de publier tel quel le manuscrit qu'il m'a fait parvenir. On attendait des souvenirs. Il a été découper à droite ou à gauche des lettres de missionnaires et des descriptions de cyclones. Il faudrait pouvoir le faire parler et enregistrer. Il m'avoue qu'il a bien souvent souffert de la faim, réduit aux bénitiers et aux coquillages lorsque les provisions à farine étaient épuisées. Et qu'il en était réduit à partager la nourriture des indigènes des îles de l'Est.

Retour par Hitia où Moortgat, au moment où le rocher qui porte l'inscription de bronze du second centenaire de Bougainville a été inauguré, n'a pas trouvé le moyen de voir se réaliser son idée d'un petit jardin avec quelques bancs pour accueillir les visiteurs. Bob Putigny a cherché là longtemps, ces temps derniers, les traces de Bougainville et la bouteille scellée de cire.

*Tahiti, lundi 1 mars 1971*

Commencé les visites pour le futur musée. C'est par Francis Sanford que je commence. Sa mairie de Fa'a est entourée de voitures et l'antichambre et les escaliers et couloirs de l'édifice (modeste, en planches) remplis d'une certaine quantité de «clients». Il n'a que de bonnes paroles pour le projet que je lui présente. Mais naturellement, aucune promesse : «Vous avez vu ma commune. Tout reste à faire ici. On s'efforce d'aboutir à quelque chose».

Porcher, le directeur des P. et T., est à son ordinaire cordial, ouvert et coopératif : «J'ai encore deux ans et demi avant ma

retraite. Si je suis encore ici lors de votre ouverture, on vous fera trois timbres».

Le gouverneur Angéli a été touché par la lettre de l'archevêque. Il nous appuiera de son mieux et me propose de réunir à sa table jeudi les personnes intéressées : «Dîtes à Mgr de me faire parvenir le nom des gens que vous voudriez voir pour parler de cette affaire.» L'après-midi, je vois Janine Laguesse et Alec Ata<sup>3</sup>, au tourisme. Je suis un peu étonné de ce véritable «ministère». L'argent ne manque pas ici. Mais il n'y a pas à 16 heures 30 beaucoup de monde au travail dans ces somptueux bureaux. Et qu'en sort-il ? Un peu pontifiant et avec un vocabulaire et des façons assez sciences politiques, le directeur du tourisme fait face à nos projets en nous montrant les siens. Mais il est fondamentalement pour tout ce qui peut mettre en valeur le capital touristique de la Polynésie française. Il me passe son dernier rapport annuel qui vient de sortir. En le feuilletant, je trouve quelques arguments en faveur du projet (par exemple le pourcentage de touristes qui, lors de l'enquête, sur laquelle s'appuie le rapport, se déclarent n'être pas concernés par les boîtes de nuit, les hôtels de luxe, avouent n'avoir pas fait le tour de l'île, etc. Cette clientèle peut être la nôtre).

Winkler, l'homme de la galerie de peintures la plus achalandée de Pape'ete, me convie à dîner, avec le gouverneur et sa femme. Il y a là quelques artistes locaux : François Séli, dont j'avais vu l'exposition cet hiver à Paris (des dessins d'enfants qui ne m'enthousiasment pas) ; Frank Fay, dont une Chinoise inconnue et muette me tient écarté durant le repas ; «Henriette», la femme de Winckler, agrmente le dîner de chants tahitiens. Deux ou trois guitaristes l'accompagnent. On donne cette femme aux formes opulentes, presque monstrueuses malgré la robe ample et savamment tombante qui flotte autour d'elle, comme une des meilleures voix de Tahiti (une manche courte, large, à doubles volants. Elle a une robe à grands ramages bleus et blancs. Les musiciens ont le même accoutrement, avec des vestes hawaïennes). Pour tous

ceux qui l'écoutent ce soir, et qui comme moi n'entendent rien à la langue, ces chants plus ou moins nostalgiques et sentimentaux n'auraient d'intérêt que par la musique. J'avoue ne rien entendre. On me traduit, je continue ça sur mon menu :

Sur la place d'Aturoa,  
Monsieur le gouverneur,  
me voici chantant pour toi. . . »

Cela me paraît assez pauvre. Mais il y a la femme, si naturellement elle-même, le calme du soir, la douceur de la nuit, la mer toute proche dont on entend les allées et venues sur le sable, les fleurs, tout ce cadre finit par faire un ensemble qui ne peut moins faire que de toucher le visiteur, même s'il n'est pas profondément séduit. Les chants succèdent aux chants. Henriette trouve des mouvements gracieux de ses mains potelées pour orner ses airs. Son morceau achevé, elle s'éponge le visage sans fausse honte et revient s'asseoir avec les convives: «Vous en savez beaucoup ainsi?» — «Je pourrais vous chanter plusieurs nuits de suite.» — «C'est écrit quelque part ? » - «Oui, j'ai des pleines pages de chants. Mais je ne les regarde jamais. J'ai tout cela en moi.» On la presse de nous donner quelques morceaux en français. Nous entendons des chansons de marins, remplis de souvenirs tendres, d'adieux, de grands succès que tout le monde semble connaître et apprécier, qui recueille les plus sincères applaudissements . C'est: «*Un jeune Napolitain, un beau soir, à Sorrente. . .*» Il y a là toute la littérature populaire d'une certaine époque et qui a dû satisfaire alors le cœur des midinettes et des bidasses. Les couplets se terminent par «*Si je reviens à toi. . .*» Je crains que les paroles tahitiennes ne soient pas beaucoup plus élevées d'inspiration : «Avec toi, on retrouve la vieille marine. . . » dit une Tahitienne d'un certain âge. . . Comme je remarque la pauvreté de l'accompagnement des guitaristes, on me dit : «Tu comprends, il y a beaucoup de *popa'a*, le gouverneur et sa femme, vous autres. Alors ils n'osent pas. Sans cela ils peuvent accompagner autrement.» Henriette va

demander à ses musiciens de «jouer style». Mais en vain. Les vingt personnes de notre table intimident. Ce qui est un sentiment peu tahitien, d'ailleurs.

J'entends raconter l'histoire étonnante d'un Tahitien<sup>14</sup>, un vieil instituteur, qui passionnait les gens à la radio et la télévision en leur racontant des vieilles légendes du pays. Il les avait recueillies tout au long de son existence. Il est mort l'autre jour. On a essayé de sauver ses papiers. En vain. L'homme avait demandé à être enterré avec tous ses cahiers et ses documents. Et cela a été fait. Je ne retrouve pas le nom du personnage en écrivant ces notes, mais je suis sûr de l'avoir pris sur un bout de papier et je le retrouverais un jour (Pouira Teuna, il a été enterré à Arue en 1970, avec les registres de comptabilité où il avait écrit ses légendes).

On me parle également de la femme qui aurait appris le Tahitien à tous les missionnaires catholiques. Elle est morte, âgée, 75 ou 80 ans, vers 1930, à Sainte-Amélie : Mama Lau, elle vivait à Paéa où l'on envoyait les jeunes missionnaires se former. Je n'avais jamais entendu parler d'elle.

### *Tahiti, mardi 2 mars 1971*

Été voir Ching Chong (Assurances Union). Le trouve très coopératif pour le musée. Il n'y a aucune objection à parler des Chinois en tant que tels. Il me donne l'adresse d'un congénère intéressé par l'histoire de l'occupation chinoise (Nim Enn, Ets Wing Man Hing, tél. 2 02 40, rue du 4 Septembre).

Vu également le sénateur Poroi qui me reçoit très cordialement dans un bureau ultramoderne, d'allures américaines. Beaucoup de bonnes paroles et de propos laudatifs. En sortant, je regarde ses trophées, coupes, photos «*in situation*», dédicaces, souvenirs. Sur la console, une image de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, encadrée. Il est notoirement protestant et franc-maçon :

«Qu'est-ce que vient faire cette jeune sainte française dans le bureau d'un homme d'affaires et d'un homme politique à Tahiti?»  
 — «On me l'a donné un jour, en période électorale, en m'assurant: «Elle vous portera bonheur.» Cela a été vrai ! » Il ne faut pas gratter bien profondément pour retrouver un vieux fonds.

Déjeuner chez Jacquier en ville. Excellent. Tous les amis<sup>15</sup>: Jourdain, Jaunez, Gilles, Danielsson, Janine. Après, quand tout le monde a quitté, j'attaque à nouveau pour obtenir les photos des ancêtres. Justement Totote Brault est à Paris. Elle vit à l'ombre des Sicurani (la plus curieuse et surprenante histoire<sup>16</sup>). On va chercher la clef chez le Paumotu qui entretient la maison. Expédition semi clandestine à travers une grande maison à moitié vidée de son mobilier et quasiment abandonnée. On décroche les quatre ancêtres. Un dessin de Bopp du Pont et trois photographies agrandies de Me Brault et des Bonnefin. Je vois que les Jacquier ne tiennent pas à ce que tout le quartier pense qu'on déménage la maison. On fait passer les ancêtres encadrés par-dessus le grillage qui sépare les jardins et on les enfourne dans le coffre de la voiture de Janine pour les conduire chez le petit photographe recommandé par Gilles. Les ancêtres pourront réintégrer le domicile ancestral à la fin de l'après-midi. Ni vu, ni connu... Après plus de quinze années, ils figureront enfin dans la photothèque des personnalités tahitiennes.

Je monte alors à la brasserie, où je passe le reste de l'après-midi avec le docteur Massal<sup>17</sup>, un bureau climatisé. Comme je lui dis que j'ai horreur de ce courant d'air glacé qui tombe de l'appareil : «Mais il fait presque la même température que dehors. Mais c'est le degré hygrométrique qui est totalement différent.» Il me montre cela inscrit sur des appareils enregistreurs. Cela n'empêche que ma voix change. Que je prends mal à la gorge en parlant dans un local ainsi aménagé. Massal me parle franchement et amicalement : «Ici, tout le monde est toujours «pour». On vous comble de bonnes paroles et de bénédictions dès qu'on parle de faire quelque chose de nouveau. Mais rien ne suit. Personne ne consent

à travailler. On vous laisse tomber. On voit même naître des contre-courants et des jalousies, du débinage, de la critique ouverte. Il faut prendre le pays comme il est ; mais il vit comme cela. Je ne suis en rien contre votre idée et celle de l'archevêque. Elle a tout mon support. Mais je pense bon de vous faire partager mon expérience de Tahiti.»

Vite je file à Tipaerui essayer de voir Paul Ropiteau. Une maison moderne avec toutes les commodités. Sans beaucoup de place alentour. Avec un accès qui doit être bien malaisé les jours de pluie. Deux belles voitures sont garées là. Hiro et Karl jouent sur une petite balançoire rouge et font pleurer leur sœur. Le dernier-né est allongé par terre sur des couvertures. «Est-elle baptisée?» — «Elle a reçu un nom hawaïien. . . , couronne de fleurs, mais on compte la baptiser à Pâques. Tiens, donne-lui un nom ! Cela sera un souvenir. Tu seras son parrain.» — «Quel jour est-elle née ?» Je regarde mon calendrier : «Appelez-la Flore, avec un nom de collier, cela fera très bien.» Flore ne convient pas. On me prie de trouver autre chose : «Que souhaites-tu que sois ta fille ?» — «Une musicienne, qu'elle sache chanter et danser.» — «Appelez-la Cécile.» Maupiti qui est arrivé le dernier accepte. Et aussi la grand-mère, appelée par téléphone, et qui survient : «Oh ! Elle a mis une jolie robe pour te faire honneur.» (Tout cela en donnant l'accent du français tahitien). Je la gronde d'être venu en France et d'avoir passé plusieurs mois en Europe sans me faire signe. Elle a passé une heure à Meursault. Une heure ! Comme on voudrait pouvoir rattraper certaines maladresses, si sensibles à cette femme. On a vu Venise, Séville. On est revenu par je ne sais trop quels pays lointains. Quand on songe qu'elle était femme de chambre il y a cinq ou six ans dans un hôtel de la ville. La facilité avec laquelle le Tahitien trouve et utilise l'argent me surprend une fois de plus. Vahine a une maison, une voiture, circule à travers le monde. Mystère des *fetii*, des «Voyagez d'abord, vous paierez ensuite.» et de toutes les facilités locales.

Dîner chez les Jaunez<sup>18</sup>. On nous conduit au restaurant.

Fatigué, je ne mange rien. Mme Jaunez me dit comment il faut «tenir» son personnel tahitien. Être généreux, large, donner beaucoup. Mais la plus grande intransigeance sur le respect, la déférence, les questions de service. . . Sinon vous êtes perdus. Assez grande dame sous cet aspect.

Rentré à Pape'ete avec le commandant Machenaud, qui a fini sa carrière de pilote à l'aéronavale. Sur la promotion de vingt-cinq partis s'entraîner aux Etats-Unis, sept ont donné leur démission. Des dix-huit restants, trois sont aujourd'hui en vie. Les autres ont disparu : accidents de voiture (3 !), faits de guerre en Algérie, accidents en cours d'exercice. . . Il nous dit cela avec la plus grande simplicité.

*Mercredi 3 mars 1971*

Aussitôt après ma messe, à 6 heures 30 chez Weinmann. À défaut d'un repas, je lui ai accordé un petit-déjeuner. Il a déjà entendu parler de notre projet. On fait le tour du problème. Surtout de son point de vue, qui est celui de l'architecte, du constructeur. Donnez-nous un projet aussi détaillé et précis que possible. Rien n'est plus coûteux que de changer quelque chose en cours de travail. Il faut prévoir. Savoir exactement ce que vous désirez.

Mme Weinmann m'assure qu'elle a commencé son dossier: «*Coming of age in Tahiti*», mais elle se refuse énergiquement à me montrer ses notes. Il me manque encore des documents sur les coutumes du premier âge. Les sages-femmes interrogées n'ont rien remarqué de particulier. Cela prouve seulement que l'on peut avoir mis trois mille enfants au monde et ne pas avoir de mémoire ou d'esprit d'observation.

Vu ce matin Poroi fils. La Chambre de commerce où il vient de succéder à Robert Hervé<sup>9</sup> ne voit que des avantages à ce nouveau centre culturel touristique à Papeete et s'efforcera de l'aider. Rencontré ensuite Koki Grand<sup>20</sup>, entre un portrait de

Pompidou et une grande photo du Christ du suaire de Turin. Il me dit ses sujets d'étude. Je lui apporte les épreuves de son travail sur le district d'Afareaitu.

Déjeuner avec le club des marins à la voile de Papeete (Jourdain, Bailly, Nay) comme invité d'honneur. Nay nous assure qu'il n'aurait jamais pu exécuter les missions hydrographiques dans les Tuamotu sans des hommes de la classe de ce Haka Makario qui vient de mourir. Et de nous raconter son courage, son habileté de barreur pour franchir les récifs, et comment il attendait plusieurs longues minutes avant de lancer son embarcation :

«On croyait toujours qu'on allait se fracasser sur les coraux, voire l'embarcation se retourner et pas du tout : on se retrouvait comme par enchantement en eau plus calme. Il m'a réellement un jour sauvé la vie. D'une force herculéenne, en un passage difficile, il a réussi en même temps à m'empêcher de rouler sous l'embarcation qui m'aurait écrasé pendant qu'il continuait de pousser sur son aviron de l'autre main. Et ni jour, ni nuit, ni dimanche, ni lundi.»

L'après-midi poussé en vespa jusqu'au km 15 où je me perds un peu dans le chemin du cimetière, à la recherche de la maison de Suzanne Millon. Elle collectionne les motifs de *tifaifai*, dessine et peint. Je la trouve en train de travailler à une toile pour son exposition qu'elle prépare chez Winckler à l'automne. Il y a le savetier, le charpentier, le barbier, la couturière. Nous tournons autour du sujet. Je lui suggère de quitter les boutiques, de chercher des scènes extérieures : le légumier, une fête avec les décorations de drapeaux, de lampions ; le temple et des portraits de personnages. Et aussi un mariage.

Dîner chez les Bouvier<sup>21</sup>. Il me raconte en long et en large ses démarches pour s'opposer à la communisation de la Polynésie. C'est un idéaliste qui a tendance à voir les affaires par le petit bout de la lorgnette, d'un point de vue formel, et qui ne change pas

volontiers ses positions. Un têtu un peu court. La venue de son fils nous empêche d'aborder la question du musée, mais je le sens réticent. C'est marcher sur les plates-bandes du musée des Sciences humaines que de faire quelque chose d'autre.

### *Jeudi*

Vu Jean Vernaudon. Bienveillant. Favorable le cas échéant. Coopératif, mais sa position difficile et son âge l'empêchent de se joindre à une équipe active.

Déjeuner avec le gouverneur<sup>22</sup> à la résidence. Il a dans un salon une copie du tableau de Bougainville par Fernier, je crois. Le portrait de Vazheilles. Il y a là l'archevêque et le pasteur Raapoto<sup>23</sup> ; Doom<sup>24</sup>, un protestant membre de la direction de l'église locale ; John Martin, l'interprète ; Leboucher, Chin Chong, Gilles Artur, Moortgat et deux ou trois autres personnes contactées par l'archevêque. On parle du projet, sans apporter beaucoup d'idées nouvelles. John Martin lance : «*Tenete*», la Genèse. Mgr Copenrath est tout de suite emballé. Un mot riche de la langue tahitienne qui est en même temps un mot d'importation extérieure. Un vocable qui peut également satisfaire protestants et catholiques. La façon dont le Tahiti moderne s'est formé. L'ensemble des éléments qui ont contribué à établir la civilisation actuelle de l'île. Un bon point pour John Martin. On le dit pourtant Rose-Croix ou de quelque secte de cet ordre.

Je vais après déjeuner le voir chez lui. Il est pour le moment engagé dans un travail sur le Bataillon du Pacifique. Il recherche à ce propos des photos et me laisser emporter quelques clichés intéressants.

Manqué Te Ariki à la fin de la journée. Bob Putigny<sup>25</sup> me conduit à la pointe Vénus voir son musée de la Découverte. À la lueur d'une allumette ou d'un briquet, je vois surtout sa bonne volonté, son enthousiasme et qu'il a dépensé, je crois bien de sa poche, pas mal d'argent pour un assez maigre résultat. Il me dit

avoir fait des recherches pour essayer de retrouver les ancres perdues par Bougainville à Hitia. Les indigènes connaissaient trop bien la valeur du métal pour avoir laissé en place ces deux pièces magnifiques qui ont du reste pu tenter d'autres navigateurs. Il est passionné lui aussi par le Bataillon du Pacifique, dont il voudrait raconter les hauts faits et particulièrement Bir Hackeim.

*Tahiti, vendredi 5 mars 1971*

Janine Laguesse me dit qu'elle a pu me trouver une place dans l'avion de demain. c'est ma dernière journée, je vais voir beaucoup d'amis. Mme Salmon, que je trouve dans la maison de Marau qui a failli cramer l'autre semaine. Comme je lui fais fort discrètement allusion à l'idée de transformer cette demeure en musée mémorial destiné à conserver à Pape'ete le souvenir de Marau, elle se récrie : « Il n'en est pas du tout question. La famille tient à conserver la maison de Marau et à y habiter. Nous voulons la conserver telle quelle. » Et comme je fais quelques remarques sur l'état des lieux, Weinmann m'a dit que c'était fortement termité, que rien n'était entretenu, qu'on ne dépensait pas un sou de peinture (il vient de visiter la maison comme expert de la compagnie d'assurances après l'incendie du magasin de Gérard Guyot — on m'assure qu'il n'en est rien : « Nous mettrons tout ce qu'il faudra pour maintenir les choses en bon état. Et allons dépenser plusieurs millions pour rendre plus habitable et restaurer la maison de Marau. » Je me sauve sur ces bonnes paroles.

Déjeuner chez Michèle de Chazeaux, avec sa fille et un professeur de lycée, Philippe Lenoir. Cela débute par une amusante séance de français parlé à la tahitienne. On a parfaitement attrapé l'intonation, les expressions, la structure de la phrase, les tournures calquées sur le Tahitien. Cela donne une série de cocasseries pleines de spontanéité : « Je parle tous les matins comme cela avec les enfants lorsque nous nous rendons de la maison au lycée. » —

«Les enregistrements de ce folklore linguistique donneraient une bande bien pittoresque pour les amis de Tahiti.» Tôt après le repas — une maison pleine de livres, on enseigne les lettres — des souvenirs d'œuvres d'art : des grands panneaux décoratifs d'un certain Favre, il doit en présenter un à la triennale de Sao Paulo, Lenoir s'en va (je n'ai même pas le temps de leur parler d'un Dossier sur la musique tahitienne) et je reste avec Mme de Chazeaux et sa fille.

Le récit de sa vie, en contre-point des récentes scissions familiales de sa belle-sœur, avec une sorte de philosophie de bon sens, un désir optimiste de lutter et de s'en tirer par en haut, dans une langue d'une aisance, d'une densité et d'une précision qui m'étonne, me laisse parfois d'admiration de voir ce survol d'événements douloureux. À certains moments, je crois entendre la lecture d'un roman. Elle analyse et démêle, comme de l'extérieur, les circonstances, les aléas, les expériences de sa propre existence. Je me demande si elle est habituée à se raconter ainsi, ou si elle trouve tout cela pour moi, comme cela. Sa fille assiste à la conversation, assise sur un gros pouf arabe. À certains moments, j'en viens à me demander si elle comprend bien ce que raconte sa mère. Si elle réalise... quelle leçon !

Été saluer Aurora<sup>27</sup> au musée. Elle tourne au poussah. Efficace seulement dans la consommation de cigarettes. Elle m'assure ne rien savoir du futur musée de Danielsson : «On ne m'a jamais demandé quoi que ce soit à ce sujet.» Comme je la questionne sur le contenu du prochain *Bulletin* : «Ce n'est pas moi qui en suis chargée... Je me charge seulement de l'expédition.» Je mets la conversation sur les acquisitions de sa bibliothèque. Elle ne me propose même pas de me montrer ce qu'elle a fait des caisses de livres que je lui ai fait parvenir du fonds Ropiteau.

Je n'insiste pas et court saluer Mme Coppenrath mère<sup>28</sup> : «Regardez ce que Cassiau<sup>29</sup> a fait construire devant chez moi ! » De fait, un hideux hangar qui couvre je ne sais quel terrain de sport, bouche absolument toute la vue qu'elle prenait sur la mon-

tagne et le Diadème : «Aurait-il laissé construire ça devant chez lui ? » Et il attire du monde et du monde qui pousse des cris à toutes les heures du jour et de la nuit. Je vais aller m'installer ailleurs, dans le fond du jardin.» Nous parlons de ses enfants :

«Michel va de l'avant avec beaucoup de ténacité. Il a trouvé tout un peu endormi. Mgr Mazé était là depuis longtemps. Ne voyait pas les choses changer. Il doit placer l'Église sur des positions modernes, avec des structures renouvelées. Il s'est attelé avec intelligence et courage à la tâche. Je ne le vois que rarement. Il est bien occupé. Gérald est l'homme du divin, sans compromissions. Un doux, qui ne parle jamais fort, mais qu'on ne fera pas changer d'un iota quand il a pris une position, un parti. J'ai en permanence chez moi deux de ses enfants. Ils vont revenir tout à l'heure de l'école des Sœurs. Cela me tient compagnie. Je surveille leurs études.»

Après quelques visites hâtives, dîner avec Moortgat chez Me Girard. Et justement avec le ménage Gérald Coppenrath. Il y a du foie gras, et des œufs en gelée pour les personnes qui font maigre (j'apprends que le jeûne et l'abstinence sont de rigueur pendant le carême). Je vois Mme Coppenrath qui demande à son mari ce qu'elle doit faire. Elle est condamnée aux œufs en gelée.

*Tahiti, samedi 6 mars 1971*

Je vais enfin décrocher mon rendez-vous avec Jacques Drollet qui me reçoit dans son école de Tipaerui, dont il fait une sorte d'école pilote. Il me la fait visiter de fond en comble, certaines classes sont ouvertes d'un côté (en tenant compte de la pluie et des vents dominants, et aussi du décor ambiant.), m'expliquant combien il a dû lutter pour obtenir qu'on n'applique pas une certaine méthode — dite du Lagon bleu ? — imaginée en France par des gens n'ayant aucune idée de la situation réelle de Tahiti. L'enfant, normalement, n'entend à la maison que le Tahitien. Il

faut donc partir à zéro. Et essayer, à l'aide de la langue maternelle, de le mettre dans le français. Voilà un problème que j'aurais voulu discuter avec d'autres spécialistes : pédagogues, linguistes, psychologues, éducateurs — dans quelle mesure peut-on essayer de conserver le Tahitien, actuellement non enseigné, tout en employant le français comme langue de culture — ce sera pour un autre séjour. Drollet m'entend un quart d'heure sur le musée, sans me faire d'objections, semblant même intéressé par cette initiative, du point de vue touristique et tahitien : «Mais vous n'allez pas faire double emploi avec le musée de la Société des études océaniques ? » Je le rassure.

Un peu plus tard, Daniel Millaud<sup>31</sup>, président de l'Assemblée territoriale, vient me voir à la mission. On me l'avait dit plutôt hostile à une affaire de cet ordre. Il n'en est rien. Il n'a pour notre projet que de bonnes paroles. Il ne manifeste aucune inquiétude, aucune réserve. Cela me semble trop beau. Je me rappelle ce que m'a dit Massal : «Quand vous parlez de faire quelque chose de nouveau à Tahiti, tout le monde est d'abord pour vous. Les oppositions ne viennent qu'après.» Nous n'en sommes qu'à la période d'euphorie. Et je vais quitter Tahiti avec un projet à peu près planifié : constitution d'une société avec un conseil actif (pour Pâques) ; aménagement du terrain (avril 1971), construction du musée (janvier-juillet 1973). Voilà au moins ce qui ressort d'un dernier entretien avec Mgr Coppenrath et l'ami Moortgat, peu d'instant avant d'aller prendre l'avion, un avion archi-plein, pour Honolulu, où j'arrive le soir, ayant voyagé avec Bertrand Jaunez et sa femme, à côté de deux Japonaises qui sortent de leurs sacs des souvenirs du musée Gauguin et deux «dossiers» des Océanistes, en anglais, qu'elles se mettent à lire avec des commentaires.

#### *Notes*

<sup>1</sup> «Le père Amerigo Cools, ss. cc., depuis décédé, a d'abord été envoyé en mission au Brésil. Il fut demandé par ses supérieurs pour devenir l'archiviste de leur Congrégation à Rome où est rassemblée une très grande partie des archives de leur mission. Il rendit

à ce poste des services innombrables à beaucoup de chercheurs. J'avais demandé à son supérieur général, le père Systemans, dès 1968, à mon premier passage à Rome tout de suite après mon ordination épiscopale, que le père Cools puisse venir en Polynésie mettre en ordre les archives de l'évêché de Pape'ete. Il y travailla un an, puis revint deux ou trois fois parfaire son classement et insérer les nouveaux documents. Il fut envoyé aussi aux Marquises et aux Cook pour le même service, ces missions ayant été également confiées aux pères des Sacrés Cœurs» (note de Mgr Michel Coppenrath).

<sup>2</sup> Mgr le Cleach jouera un rôle de premier plan pour appuyer le mouvement de renouveau de la culture marquisienne.

<sup>3</sup> Ce dossier touche d'une façon ou d'une autre à une grande partie de la vie du territoire au cours de la décennie d'après les années 50. Le projet d'un musée du Christianisme en pleine ville, dit musée *Tenete*, dans l'enceinte du domaine de la mission, était un excellent projet, qui a souffert de la concurrence du musée de la Punaru, dit musée de Tahiti et des Îles, ce dernier poussé par les initiatives concurrentes de Paul-Emile Victor, puis de Bengt Danielsson, qui tous les deux ont été successivement candidats à sa direction. Bengt Danielsson en deviendra directeur, prendra son épouse pour adjointe (et pour faire le travail), mais sera mis à pied par le gouverneur Angéli qui ne pouvait accepter que Bengt profitât de son statut de quasi-fonctionnaire pour attaquer publiquement la politique de la France en Polynésie. L'explication est que le couple Danielsson (sa femme est française) avait été traumatisé par la mort de leur fille d'une leucémie qu'ils attribuaient aux conséquences des expériences atomiques sur Mururoa. Ils ne prenaient pas en compte les effets de la radioactivité naturelle d'une île volcanique (en particulier le radon, gaz chargé de radiations s'échappant des entrailles du globe dans les pays au sol volcanique ou de granit, et qui crée une atmosphère chargée de radiations parfois au-delà des limites permises à l'intérieur des bâtiments construits sur une dalle et ne bénéficiant pas d'une aération sous les locaux habités) et ne pouvaient encore connaître la découverte plus tardive d'une leucémie de la moelle épinière d'origine virale, transmise par un moustique ou par le lait de la mère, existant dans l'ensemble du Pacifique Sud, avec des pics sur Okinawa au Japon et au Vanuatu sur l'île de Ureparapara, île où les adultes en meurent généralement avant d'atteindre quarante ans.

Lorsqu'après la condamnation de Pouvana'a à O'opa sur une accusation fautive (le cocktail Molotov censé incendier la ville avait été envoyé par-dessus un mur par un employé de la mairie et aussitôt récupéré de l'autre côté du mur par un autre employé de la même mairie), j'ai été le seul universitaire français, en collaboration avec Jacques Drollet, à multiplier les démarches pour le faire libérer en arguant des faux témoignages évidents, j'aurais aimé entendre à Pape'ete autre chose que le silence de tous les responsables politiques du moment (y compris Te Ariki, Ceran-Jerusalem et Francis Sanford). Un capitaine des troupes de marine surexcité terrorisait alors tout le monde. Il sera rappelé, mais le lâche soulagement de tous de voir l'ancien député exilé se maintiendra. Les écrits quelque peu incendiaires (*Mururoa mon amour*) de Bengt Danielsson ne viendront que beaucoup plus tard. Je savais, par Pierre Anthonioz, beau-frère de Geneviève de Gaulle, que le général de Gaulle, à l'annonce de l'arrestation de Pouvaan'a, s'était écrié qu'à son avis il s'agissait d'un coup monté.

Nous serons seuls, mon épouse et moi, avec Jacques Drollet et son épouse Lisette, au chevet du fils de Pouvana'a, son successeur à la députation, en train de mourir de tuber-

culose, et pour poursuivre une négociation qui aurait pu réussir si Pouvana'a, enfermé dans une méfiance qui avaient des raisons, évidentes n'avait imaginé de vouloir s'enfuir et se réfugier en Allemagne. Cette velléité retardera une solution favorable de plusieurs années, jusqu'au moment où Mgr Michel Coppenrath prendra le relais et interviendra personnellement auprès du général de Gaulle pour obtenir son retour. Cette fois-là, le *metua* avait compris l'inopportunité de dire et de faire quoi que ce soit qui viendrait freiner le processus d'une libération et d'un retour par étapes soigneusement programmées. Sans l'exprimer ouvertement, il avait reconnu que la force implacable du monstre froid qu'est l'État, selon le général de Gaulle, dépassait ses moyens de lutter seul.

Bengt Danielsson, qui avait bénéficié de toutes les faveurs d'un gouvernement qu'il s'était mis à contester publiquement, sera mis à pied brutalement par le gouverneur Angéli, qui s'était vu ainsi désavoué par un homme qu'il avait cru pouvoir soutenir, l'épouse du gouverneur était suédoise aussi. Il n'y avait pas d'autre issue étant donné le droit administratif français et le droit applicable aux citoyens étrangers sur le territoire de la République. Si le gouverneur avait fermé les yeux, il aurait été relevé de ses fonctions, d'autant que son administration bienveillante vis-à-vis des Tahitiens ne plaisait pas à tout le monde.

Lorsque Régis Debray, nommé par le président Mitterrand délégué au Pacifique Sud, reviendra de Tahiti en préconisant l'expulsion de Danielsson, j'ai aussitôt pris langue avec Pierre Angeli et nous nous sommes partagé les démarches pour faire comprendre non seulement qu'il y aurait là une injustice, mais surtout un acte politique passablement inintelligent. Danielsson n'était pas dangereux politiquement, au sens démocratique de ce mot. Il n'avait ni le coffre, ni le profil d'un homme politique, et encore moins celui d'un meneur de foules. Evidemment, il énervait. Mais s'il fallait faire fusiller tous ceux qui énervent le pouvoir ! Nous avons été écoutés.

J'avais tenté de persuader Mgr Michel Coppenrath, et plus malaisément le père O'Reilly, de la fusion souhaitable des deux projets, non seulement pour bénéficier des moyens financiers de l'un et de l'autre et être plus efficace, mais aussi parce qu'un musée en pleine ville est visité. Un musée à vingt kilomètres ne l'est pas, en dehors des visiteurs captifs constitué par une fraction des touristes (fraction aujourd'hui bien plus faible) et les enfants des écoles amenés en autocar. Le projet *Tenete* donnait un lieu gratuit et un musée où les familles tahitiennes auraient pu se rendre à pied. J'avais suggéré aussi que l'on tentât de prendre en considération, dans la présentation, le point de vue des Polynésiens eux-mêmes aux différentes époques. Le père n'avait rien dit, mais cela ne lui avait visiblement pas trop plu. Il me fera rayer sur la liste des membres du conseil d'administration du musée.

Il s'y ajoute, au témoignage de Mgr Michel Coppenrath, qu'après le départ de Bengt Danielsson, l'entrepreneur du musée de la Punaru était tombé en faillite (c'était sa spécialité), laissant tous les problèmes d'étanchéité en plan (la toiture et les gouttières ne mettaient absolument pas hors d'eau les différentes pièces d'un édifice par ailleurs entièrement vide). Au cours d'une réunion avec le gouverneur Videau (qui craignait d'avoir sur les bras «un petit La Villette»), le père O'Reilly et Mgr Michel Coppenrath ont accepté d'abandonner le projet *Tenete* pour prendre en charge la partie historique du musée de la Punaru, celle qui était censée être la dernière à pouvoir commencer d'être installée :

«Les membres qui, au sein de notre association, représentaient l'Église évangélique, penchaient eux aussi pour le Musée de Tahiti et des Îles. Le père O'Reilly avait pour lui d'avoir déjà réussi à faire le musée Gauguin à Papéari ; il inspirait donc confiance et sans lui je ne pense pas que l'on ait pu venir à bout d'une telle entreprise. Il reste cependant que beaucoup ont donné, argent ou objets de valeur toujours exposés (Mgr Michel Coppenrath, 30 novembre 2 000).»

À Bengt Danielsson succédera Mme Lavondès, sans grand panache, mais au moins travaillait-elle avec efficacité. Puis viendra une jeune historienne polynésienne, qui ne voudra faire aucun stage dans un musée parisien, et ne s'intéressera qu'au groupe de danse qu'elle avait mis sur pied. Elle sera remplacée provisoirement par Mme Mou, métropolitaine mariée à un Chinois, qui est active et fait preuve d'honnêteté intellectuelle. Une nouvelle directrice sera nommée, dont la formation première est linguistique. Elle sera remplacée plus tard par un ancien étudiant en France, qui était venu à une séance des Océanistes gifler un chercheur de l'Orstom qu'il accusait de l'avoir plagué. Ceux des membres du personnel qui ne faisaient strictement rien, et ne venaient même plus au musée, sont partis. Un département d'archéologie prétendait s'autonomiser, alors qu'il n'en avait pas vraiment le poids, scientifiquement parlant. On présente cependant aujourd'hui des expositions temporaires tout à fait convenables. La galerie permanente contient encore les présentations réalisées par la collaboration du père O'Reilly et de l'excellent décorateur Dessirier, pleine de l'inventivité du père, mais c'est une présentation vue par des *papa'a* d'une fraction de l'histoire de la découverte et de l'installation blanche à Tahiti. L'autre volet, celui de la vision par les Tahitiens de l'événement, reste à réaliser.

Toute l'activité déployée par le père, relatée au cours des pages précédentes n'aura donc servi de rien. Le jugement de Mgr Michel Coppenrath est cependant que l'inauguration avait été un succès, que les Polynésiens étaient satisfaits que l'on mette en valeur ainsi leur culture traditionnelle. Mais ceux-là y sont-ils revenus depuis ?

<sup>4</sup> La librairie du Sagittaire, dans la rue des Remparts.

<sup>5</sup> Millot, alors patron d'Hachette-Pacifique à Tahiti et des Editions du Pacifique, aujourd'hui transférées à Paris. A la société des Océanistes, nous avions toujours de grands problèmes pour nous faire régler notre part des ouvrages vendus chez Hachette.

<sup>6</sup> Le père Xavier Baronnet : «J'ai fait venir le père Baronnet, membre de la Compagnie de Jésus, dès 1969, d'Afrique où il travaillait avec une équipe de jésuites du CERAS. Il vint à la suite d'une enquête de sociologie religieuse lancée par le chanoine Boullard, sociologue. Le père Baronnet travailla par la suite en Nouvelle-Calédonie, aux Marquises. Il fit à Tahiti un travail remarquable, qui donna lieu au premier Synode du diocèse en 1970. Après avoir travaillé longtemps à la Réunion et à l'île Maurice, il devint, il y a quelques années, évêque des Seychelles (Mgr Michel Coppenrath, 30 novembre 2 000).»

<sup>7</sup> J'ai toujours soutenu José Garanger dans son travail et dans sa carrière, sans m'occuper de ce que des pressions extérieures pouvaient l'amener à dire ou à faire parfois contre son meilleur jugement. J'ai appris à subir sans broncher les tiraillements de toutes sortes, mais ce n'est pas là une capacité universellement répandue dans l'univers intellectuel parisien. Il était plus influençable qu'il ne l'eût fallu, parce qu'incapable de vraiment résister aux pressions. Il venait pourtant me demander de l'aider à le tirer d'af-

faire. Il me devait en partie sa carrière. Je l'avais recruté pour l'archéologie du Vanuatu, où il avait accepté la méthode que je lui proposais, ne travailler qu'avec les ayants droits des sépultures anciennes et en ne pillant pas les tombes, mais remettant tout en place, en fonction d'un programme de travail qui prenait en compte les sites traditionnels, et pas spécifiquement et uniquement les sites côtiers à poteries Lapita. Ce sera sa fortune académique internationale. J'avais attendu pour publier mes propres matériaux qu'il ait soutenu sa thèse sous ma présidence.

Paul Moortgat était un ami cher et regretté ! Mais nous n'étions pas toujours d'accord sur la vision de l'avenir en Océanie. Paul sentait son univers lui filer entre les doigts devant les changements d'attitude des Polynésiens et la tendance irréversible de la France de leur donner de plus en plus d'autonomie. Il m'en voulait un peu de plutôt chercher à accompagner une évolution qu'il eut aimé freiner. Le temps de la complicité implicite entre missionnaires et officiers de marine (ce que Paul avait été) était en train de s'effiloche. Mgr Coppenrath en était plus conscient que le père O'Reilly.

Les réserves enregistrées par le père O'Reilly ne m'ont pas empêché de présider la société des Océanistes avec toutes les précautions possibles pour ne pas porter ombrage au père tout en tentant de le protéger des critiques virulentes qui se faisaient jour contre lui de la part de chercheurs qui n'auraient pas imaginé d'assumer eux-mêmes le poids de travail que ce dernier abattait. Cette atmosphère mettait constamment en danger la subvention reçue du CNRS, laquelle aidait à publier le *Journal*, entreprise par nature financièrement déficitaire. Les réserves d'argent de la Société provenaient pour l'essentiel des ventes des ouvrages publiés par le père.

<sup>8</sup> François Ollier a été mêlé à une affaire d'exportation clandestine d'objets marquisiens obtenus sous le prétexte d'une mission officielle. Il avait bénéficié d'un préjugé favorable par sympathie pour sa mère. Celle-ci, attachée à l'ambassade de France à Canberra, avait trop parlé dans un cocktail à propos de surplus militaires australiens, presque dépourvus de valeur d'ailleurs, mais pas de valeur de propagande, dont le ministre Letourneau était venu négocier le don par les Australiens. Elle sera raccompagnée en France, par mer, entre deux gendarmes, puis bénéficiera à juste titre d'un non-lieu.

<sup>9</sup> Yves Lemaître est de formation mathématique. Il nous a laissé un des bons dictionnaires de la langue tahitienne. Il est le seul chercheur à avoir mis sur pied une analyse mathématique des micromigrations dans le Pacifique.

<sup>10</sup> Gilles Artur a dû abandonner le musée Gauguin à la date normale d'une retraite bien méritée autant que pour des raisons graves de santé, mais il s'y est tristement ajouté une cabale officieuse des épigones montée contre lui, en particulier pour le crime d'avoir refusé de remettre aux maîtres du pays, pour leur résidence privée, des tableaux qui appartenaient à la Société des études océaniques et étaient en dépôt au musée. J'ai eu presque le même problème à Paris, soit avec des ministres socialistes, soit avec la présidence de la République, refusant de mettre dans leurs bureaux des objets dont la valeur décorative eut été grande, mais dont la conservation physique n'aurait pas été assurée (le pire ennemi potentiel étant le chauffage central).

Gilles Artur avait été nommé conservateur du musée Gauguin à Tahiti à l'initiative du père O'Reilly, à la fois parce que ce dernier l'appréciait, une partie de sa sympathie pour le fils d'une vieille famille de la bourgeoisie catholique de Nantes étant née de ce que le père ressentait comme une injustice : la confiscation à la Libération du jour-

nal *Ouest-France* appartenant à la famille d'Artur, pour ne pas s'être sabordé à la date de l'occupation de la zone libre et de Vichy par les troupes d'occupation. Dans le procès expéditif qui avait eu lieu, l'évêque de Nantes avait refusé de témoigner, alors que le délégué CGT était venu parler en faveur du père de Gilles. Le journal a été repris alors par des intérêts liés à la famille Teitgen.

<sup>11</sup> Alec Ata a été longtemps directeur de l'Office du Tourisme, dont le président du Conseil d'administration était Jacques Drollet. Son idée fixe, mais aussi celle de bien des officiels dans la région, était la construction d'un tourisme de luxe. Il n'a pas vu l'émergence d'un tourisme de masse pour lequel Tahiti ne s'est pas trouvé prêt. Il n'a pas non plus compris l'arrivée plus tard d'un éco-tourisme pour lequel les hôtels de luxe ne conviennent pas. L'intervention sur ce marché de petits hôtels, pensions de famille à l'anglo-saxonne et logement chez l'habitant a dû attendre son départ de l'Office. Ata a donc joué le projet de la Punaru, musée pour la bourgeoisie aisée détentrice de moyens de locomotion, contre le projet *Tenete* d'un musée populaire au centre ville. Depuis deux ans, avec l'assistance technique des éditions *Haere Po*, il a publié, traitant de la face cachée du Tourisme, qu'il a géré si longtemps, et de la culture océanienne insulaire, deux petits ouvrages aussi visiblement inspirés, au sens noble de ce mot, que spirituels, ouvrant des placards jusqu'ici bien fermés.

<sup>12</sup> Dossier publié depuis par le père aux Editions Latines.

<sup>13</sup> «Tous les amis. . .» Après la mort du père, Mgr Michel Coppenrath a voulu dire une messe à sa mémoire. Il l'a annoncé dans le journal de l'évêché et a fait ouvrir grandes les portes de la cathédrale. Nous nous sommes retrouvés, Monseigneur, Moortgat, mon épouse et moi, presque seuls avec les sœurs de la chorale mobilisée pour la circonstance. Il n'y avait pas de Tahitiens. Les amis *papa'a* étaient morts, malades ou dispersés. Le micro ne marchait pas et j'ai dû pousser ma voix à l'extrême pour un hommage d'amitié et de respect à l'aîné disparu. De toutes les personnes qui l'avaient si bien reçu en 1971, aucune ne s'était dérangée.

<sup>14</sup> Cet instituteur s'appelait Te Arapo. Un texte de lui : *La légende d'Orofena*, a été publié par la Société des Etudes Océaniques. Des enregistrements de lui ont été conservés au département des traditions orales du Musée de Tahiti et des Îles. Ils sont en cours de préparation pour l'édition.

<sup>15</sup> Totote Brault a fait de Mme Sicurani sa légataire universelle, aux dépens de ses nièces Mme Jacquier et sa sœur Janine Laguesse. La mort du gouverneur Sicurani, emporté par un cancer foudroyant, a fait oublier ce cas étonnant de captation d'héritage par l'épouse d'un haut-fonctionnaire en poste. Pour avoir agi de même par rapport à l'important héritage foncier de l'américain Charley Brown, Me Rudy Bambridge avait dû renoncer à son ambition d'être réélu député.

<sup>16</sup> Le docteur Massal, époux d'une demoiselle Martin (Electricité de Tahiti), ancien directeur de la section Santé à la Commission du Pacifique Sud, médecin colonel du corps de Santé militaire. Sa femme, malheureusement lépreuse, était devenue la plus gentille et la plus calme des quatre demoiselles Martin. Elle était décédée au moment du passage du père. Le docteur Massal a dû se quereller avec ses beaux-frères Rouleau et Fourcade pour parvenir à mettre sur les rails une modernisation convenable de la Société électrique de Tahiti.

<sup>17</sup> Jaunez, homme raffiné, grand bourgeois sans problèmes financiers, apparenté aux

Polignac, a pris l'initiative de traduire lui-même *Ancient Tahiti* de Teuira Henry et de prendre à sa charge son édition en français sous le couvert de la Société des Océanistes. Cette publication sera celle qui se révélera du meilleur rapport pour la Société. Il traduira aussi les mémoires de James Morrison, un des meilleurs ouvrages qui soient sur le Tahiti ancien.

<sup>18</sup> Mgr Mazé, prédécesseur immédiat de Mgr Michel Coppenrath. Il avait surtout fait sa carrière aux îles Tuamotu, cf. «Père, pasteur, pontife, Mgr Mazé», *Mission des Îles*, n° 81, mars-avril 1958, Paris, p. 48-52.

<sup>19</sup> Hervé, fils d'un ancien administrateur français aux îles Tuamotu. Sa sœur avait épousé le peintre et graveur Jacques Boullaire.

<sup>20</sup> Koki Grand, ancien directeur de cabinet du *metua* Pouvana'a a O'opa, ce dernier homme politique de premier plan et prophète tahitien. Sa mère, d'une dignité parfaite, était une femme très remarquable. Un des très rares de cette société tahitienne métissée et urbanisée à être capable d'écrire un texte important. Il a en portefeuille une étude approfondie sur le *metua* (sa thèse de III<sup>e</sup> cycle améliorée), mais a du mal à se séparer du manuscrit en vue de l'édition. Un livre paru sur le sujet, fondé en partie sur des ragots d'informateurs de police, ne fait pas justice au personnage. Koki Grand a gardé jusqu'à la fin le contact avec son mentor, dont il possède un florilège de déclarations en la forme d'aphorismes bibliques, y compris ceux recueillis au moment de son exil à Pierrefonds. Koki est mort au début 2 008, le cœur ayant lâché. Il a eu la prescience de sa mort, qu'il avait annoncé à sa famille la veille.

<sup>21</sup> Bouvier est un ancien collaborateur de Pouvana'a a O'opa, ainsi que Le Cail. Ce dernier était chargé de la gestion de la goélette appartenant au Rassemblement Démocratique du Peuple Tahitien, navire dont la faillite pose des interrogations non résolues. En comptant le RDPT, on connaît cinq mouvements océaniques dont le but avoué aura été de substituer une organisation à forme coopérative à la structure commerciale coloniale érigée pour payer le moins possible au producteur et tirer le profit maximum du marché consommateur en dehors de la région, du moins si ce dernier était porteur. Tous ces mouvements ont parallèlement tenté l'aventure de l'achat d'un navire destiné à rendre leur projet possible. Il s'agit là du mouvement *Apolosi* des années trente à Fiji, qui avait entraîné avec lui la majorité des producteurs de coprah de Viti Levu, et en particulier la majorité des Fijiens catholiques du sud et de l'ouest de l'île. Après une période de *benign neglect* de la part de l'administration britannique, il fera l'objet d'une répression sévère sous la pression conjointe de Ratu sir Lala Sukuna et des intérêts commerciaux européens. Le même modèle : développement puis répression, s'appliquera au mouvement dit de *Tommy Kabu*, sur les côtes occidentales du golfe de Papouasie, fondé sur la rationalisation de la production et de la commercialisation de la production de la féculé tirée du tronc de palmier sagoutier, par le biais d'un transfert des villages producteurs sur le sol ferme en dehors des marais et de l'achat d'un navire pour transporter la production jusqu'au marché urbain de Port-Moresby. L'alliance des missions protestantes australiennes de la région et des intérêts commerciaux aura raison du projet. Le navire sera incendié. On voudra officiellement rembourser le prix d'achat aux coopérateurs qui refusèrent tout argent venant de l'administration coloniale. Au Vanuatu, au nord Malekula, la *Malekula Native Company* disposait pour le transport du coprah de deux petites unités et de nombreux points d'achat de la production et de vente

de marchandises. Elle périlitera pour avoir confié son organisation centrale à Luganville et sa caisse à un homme d'affaires européen qui voudra jouer sa propre carte et ne donnera jamais les comptes. Aux îles Cook enfin, la mise sur pied par Albert Henry (plus tard *sir* et premier ministre de l'archipel), avec l'appui de la Fédération des Syndicats néo-zélandais, de la *Cook Islands Progressive Association*, comportera aussi l'achat d'un navire pour le transport de la récolte d'oranges et sa commercialisation directe en Nouvelle-Zélande. L'alliance entre les autorités néo-zélandaises et les intérêts commerciaux touchés aboutira à l'impossibilité de réaliser le projet et à la perte de la récolte. Le navire sera finalement vendu et se retrouvera entre les mains du pharmacien et aventurier du ciel Henri Martinet à Nouméa, qui y vivra de nombreuses années.

Henri Bouvier, sculpteur, s'est consacré en partie, selon les *Tahitiens* du père O'Reilly, à des commandes de fac simulé d'objets polynésiens anciens. Il a fait par la suite partie de toutes les combinaisons gouvernementales issues d'une loi-cadre plus ou moins malmenée et insistait toujours pour être responsable de la culture. L'arrivée de M. Maco Tevane à la gestion des affaires culturelles en Polynésie aura été un progrès apprécié.

La thèse d'un danger communiste au RDPT est une plaisanterie. Malgré toutes les accusations, le communisme n'a pas pris en Océanie. Le PCF parisien s'est même refusé à reconnaître la légitimité d'un parti communiste calédonien dont la durée de vie n'a pas dépassé six mois. Quant au RDPT, si l'on pouvait considérer parfois opportun, pour la beauté du geste, de lui accorder un soutien à l'Assemblée Nationale (*encore fallait-il que son député y fut présent et qu'il imaginât d'y intervenir*), le discours populiste et à forme prophétique de Pouvana'a a O'opa ne pouvait que prendre la gauche française à rebrousse-poil. Elle ne l'appuiera à aucun moment après son arrestation, comme elle n'avait pas bougé devant la répression de 1947 à Madagascar. Bouvier, beau-frère de Te Ariki, n'avait pas participé aux mouvements sociaux de la préhistoire du RDPT.

<sup>22</sup> Le gouverneur Pierre Angéli, ancien de la France Libre, deux fois haut-commissaire en Polynésie Française, a été un chef de territoire soucieux de la promotion de la jeune génération tahitienne. Il a su freiner les appétits débridés de certains personnages, dont le notaire Me Lejeune, spécialiste moderne de techniques sophistiquées de spoliation foncière par sorties d'indivision en créant de toutes pièces de faux indivisaires, personnage qu'il a eu le courage d'expulser du Territoire que ce dernier s'était mis en tête de régenter à la place du représentant de la France.

<sup>23</sup> Le pasteur Ra'apoto a été un grand président de l'église protestante devenue autonome, puis indépendante. Son irénisme n'a pas encore été égalé.

<sup>24</sup> John Doom a été longtemps secrétaire général de l'église protestante. Sa gestion a été contestée, par manque de formation comptable du personnel dont il avait la charge et pour une ou deux décisions prises de bonne foi, mais financièrement imprudentes, dont la publication d'une histoire de l'église protestante, manuscrit qui n'était pas au point et ouvrage coûteux qui s'est peu vendu (Vernier, Henri, *Au vent des cyclones, Puai noa mai te vero, Missions protestantes et Eglise évangélique à Tahiti et en Polynésie française, 1787-1963-1985, Une Eglise polynésienne*, Eglise Evangélique de Polynésie française, Pape'ete s.d.).

<sup>25</sup> Bob Putigny est d'une espèce rare : le dernier nationaliste bourguignon en liberté. Son essai sur le *Mana* est un ouvrage de bonne volonté, mais d'un auteur ignorant de toute méthode philologique ainsi que de la littérature spécialisée sur le sujet.

<sup>26</sup> La réponse à l'interrogation du père est connue. Melle de Chazaux a vécu avec le chanteur Antoine sur son bateau, l'accompagnant partout. Elle a deux enfants de lui. Quelques années après le déjeuner relaté par le père, elle accompagnait Gilles Artur qui retournait visiter le pays *Big Nambas* au nord Malekula, Vanuatu, vingt ans après son premier passage. Avec une amie, elle avait imaginé aussi, et réussi, à exécuter un tour de Russie en auto-stop. Cette fille n'avait apparemment peur de rien.

<sup>27</sup> Je porte sur l'activité d'Aurora Matua le même jugement que le père. Elle ne se réveillait de sa somnolence que pour se mettre en quatre, ce qui était par ailleurs fort utile, pour donner assistance aux chercheurs américains en visite sur le territoire, qu'elle impressionnait par sa connaissance du Tahiti ancien, connaissance dont elle ne faisait malheureusement profiter personne d'autre.

<sup>28</sup> Mme Coppenrath a trois fils, dont Me Gerald Coppenrath et Mgr Michel Coppenrath, en plus de l'archevêque précédent, Mgr Hubert Coppenrath. Le père O'Reilly a publié de Me Gerald aux Océanistes une étude sur le milieu chinois tahitien. Ce dernier a publié depuis un ouvrage fort bien documenté sur le dossier foncier tahitien

<sup>29</sup> Le docteur Cassiau, ancien médecin militaire établi à Tahiti avant-guerre, patronnait le milieu sportif tahitien.

<sup>30</sup> Jacques Drollet, personnage souvent méconnu, mais essentiel de la vie politique tahitienne d'après la Libération. Ancien marin de la France Libre à bord du *Cap des Palmes* et du *Triomphant* (avec Freddy Drilhon, Franz Vanizette ; un cadet de la chefferie de Jozip à Lifou ; Elia Haeweng ; Dick Buama de Maré et le boxeur métis de Maré Dick Elmoor). Il a participé en 1941, en Nouvelle-Calédonie, dans les vallées de Hienghène et de la Tipije, à une opération de répression, qu'il a su ramener à son niveau à un étiaige raisonnable dans le moment et à des opérations aussi paisibles que possible en y introduisant un vrai dialogue avec les Mélanésiens de la région de Gavatch, après l'assassinat par eux d'un conducteur européen des Travaux Publics par trop brutal. Les colons, réfugiés à la gendarmerie, qui accusaient le père Rouel de la situation, ne se sont même pas aperçu que les choses s'arrangeaient derrière leur dos. La France libre n'avait pas les moyens de se payer une révolte canaque. Arrêté sur l'ordre de l'amiral Thierry d'Argenlieu, le père Rouel rentrera tranquillement dans sa mission après un voyage purificateur à Sydney. Il recevra plus tard une lettre d'excuses de l'Amiral, reconnaissant qu'on l'avait abusé.

Sur le *Triomphant*, capitaine Auboyneau, Jacques Drollet a participé à l'évacuation des troupes australiennes et de la main-d'œuvre chinoise ainsi qu'au ravitaillement en produits essentiels et en médicaments de la population des îles de Nauru et de Banaba (*Ocean island*) devant l'avance japonaise, avant de participer à la surveillance des côtes salomonaises pendant la retraite japonaise.

Il a été président de la Commission permanente de l'Assemblée territoriale de Polynésie, grâce à quoi il a réglé provisoirement en faveur de la France le problème de la cession à bail de Mururoa pour les essais atomiques. Cela lui sera amèrement reproché, et surtout de n'avoir pas vendu l'île le plus cher possible. Un des rares bons orateurs en langue tahitienne. Intelligent, sensible, il a mis en œuvre par étapes une réforme pragmatique de l'enseignement primaire qu'il a longtemps dirigé, s'opposant souvent aux conceptions jacobines des fonctionnaires expatriés, et introduisant le Tahitien dans l'enseignement. C'est un laïque de tradition. Sa conception pédagogiquement révolution-

naire de l'école ouverte a été mise à mal par les cyclones successifs qui ont dévasté l'île de Tahiti, cyclones que personne n'attendait en dehors de l'archipel des Tuamotu. Il a été en fin de carrière administrateur des îles Australes.

Jean-Baptiste Céran-Jérusalem, dans un livre dossier mal écrit, mal composé, fatras de correspondances officielles et de dossiers judiciaires donnés à peu près *in extenso* (*Des souvenirs de 1921 à nos jours*, Pape'ete 2 000), porte des accusations contre Jacques Drollet qu'il traite de «taupe», pour le moment de sa séparation d'avec Pouvan'a a O'opa au moment de l'affaire de l'établissement de l'impôt sur le revenu. Mais il n'explique pas comment lui s'était fait piéger et s'était retrouvé alors plus ou moins par force dans la clientèle politique du banquier Bréhaud, lequel financera un temps un journal soi-disant dirigé par Céran-Jérusalem, mais où les articles de fond étaient rédigés par un de ses proches collaborateurs du financier, Jean Bres. Cela durera quelques années, le temps de l'utilité politique maintenue de Céran-Jérusalem. Tout cela se faisait sous la couverture de la coopérative du RDPT, dont Marcel Pouvana'a conduisait le camion. Pour la structure des revenus en Polynésie française, le projet d'impôt sur le revenu aurait été trop lourd et coûteux pour un rendement assez faible. Il valait bien mieux jouer sur une progressivité des taxes et impôts existants. En même temps, le docteur Florisson avait l'habitude de solliciter la Société des Phosphates de l'Océanie et d'en obtenir régulièrement des fonds pour les campagnes électorales. Tout cela se faisant en dehors de la connaissance de Pouvana'a.

<sup>31</sup> Daniel Millaud est un homme de qualité qui sera par la suite longtemps sénateur de la Polynésie Française, poste où il sera remplacé par le président Gaston Flosse en 1999.